



Petit Courrier des Dames
Rue Moeslée N. 25.

Barnau

*Robe de Joconas garnie de Coques en Mousseline et dentre deux Brodés Caesaire?
demi Parure de M^r. Bonchereau rue Vivienne N. 12.*

PETIT
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.



~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. idem pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp-libr. du Journal, rue  
St.-Louis, n<sup>o</sup>. 46, au Marais, et rue de Richelieu, N<sup>o</sup>. 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

~~~~~  
MODES.

DE grâce, Messieurs, ne nous désespérez pas ainsi! De grâce, un peu plus de constance dans vos affections, mais un peu plus d'inconstance dans vos modes! Si vous nous forcez quelquefois à déplorer la légèreté de votre caractère, vous savez nous contraindre aujourd'hui à maudire la stabilité de vos goûts. En vain avons-nous espéré ne pas trop présumer de vos caprices en nous engageant à rendre compte, une fois par mois, des variations de vos cos-

tumes; en vain avons-nous supposé que la durée de vos fantaisies ne pouvait excéder le cours de la lune; vous avez, sur ce point, trompé notre attente, et nous serions presque tentées de supposer que, par un instinct d'esprit de contradiction, vous avez pris une fixité de goûts au moment même où nous comptions sur votre légèreté pour nous fournir une série de matériaux bien bizarres, bien extravagans. Quoi, depuis deux mois entiers, même coupe d'habits, de pantalons, de gilets; même forme de chapeaux, même pose de cravate! D'honneur, nous mourons d'envie de nous prosterner devant un tel excès de constance, bien que cette nouvelle vertu, dont vous vous parez à nos yeux, nous mette en cet instant dans la position la plus critique! Quoi, ces Messieurs n'ont-ils pas même fait subir le plus petit changement à leur mise, nous écriâmes-nous ce matin en commençant notre article *Modes*?—Si fait, si fait, nous dit un jeune élégant qui souriait à notre embarras; mais ces heureuses innovations sont tellement imperceptibles, qu'elles échappent aux regards du vulgaire; et, bien que l'œil d'une femme soit pénétrant comme celui du lynx, encore ne peut-il s'arrêter à découvrir que nos pantalons, toujours très-larges, ne s'échancrent plus sur le coup-de-pied; ils sont coupés ronds vers le bas, ce qui n'empêche pas d'y adapter, si l'on veut, des sous-pieds. Une femme aura bien vu que nous portions encore des gilets rayés; mais aura-t-elle remarqué que ces raies sont beaucoup plus petites, plus rapprochées, et que l'étoffe la plus élégante pour cette partie de notre toilette est composée d'un tissu très-fin en laine et cachemire, dont les rayures en sont en soie plate, et que les plus distingués sont fond blanc à rayures paille? A cela près, Mesdames, il n'y a eu aucune révolution dans nos modes; je ne vous parle pas, ajouta notre *Cicéron*, de nos redingotes sans boutons et galonnées sur les coutures; votre gravure d'aujourd'hui donne exactement le costume de cheval que nous adoptons pour aller au bois.

Nous avons écrit religieusement sous la dictée de notre jeune observateur, assez modestes pour convenir de notre ignorance, en avouant franchement que ces importantes découvertes nous étaient échappées; nous avons sacrifié notre amour-propre au plaisir de prouver que nous savions remplir scrupuleusement nos engagements, en instruisant nos abonnées des

plus légères nuances de variation que la toilette des hommes avait éprouvées.

Portez à la couturière la plus renommée une pièce du plus charmant barrège, un coupon de mousseline des Indes, quelques aunes de batiste écrue; recommandez lui de donner à vos robes la coupe la plus élégante et la plus nouvelle; que vous rapportera-t-elle quelques jours après? Trois robes dont les corsages seront en blouse, et les jupons ornés de cinq grands biais; tout au plus encore si, pour varier la simplicité de l'uniforme, elle se sera permis d'ajouter quelques broderies ou liserets en couleur au-dessus de chaque rempli.

Demandez aux plus célèbres modistes le chapeau du meilleur genre; elles vous montreront une jolie paille d'Italie: un simple ruban moiré entoure la tête, et vient se nouer par derrière; deux brides attachées sous la passe, en voilà les seuls ornemens. Elles vous présenteront aussi de grandes capotes en gaze lisse blanche; un gros bouquet, placé sur le devant de la tête, s'entremêle entre quelques coques de gaze; deux brides en ruban-gaze nuancé dont les couleurs s'assortissent avec le bouquet; voilà pour les négligés les chapeaux du meilleur ton.

Aux premières représentations, aux grandes réunions, où l'étiquette vous force d'aller quelquefois, on admire encore ces jolies formes de toques et de petits chapeaux ronds dont une forêt de plumes recouvre le fond et une partie de la passe. On voit dans quelques grands magasins des petits bonnets formés d'une seule pointe de tulle, dont tous les bords sont entourés d'une légère broderie en soie-paille ou bleue; un autre rang de broderie dessine la forme de la tête; les brides appartiennent au fond du bonnet, et trois nœuds de ruban, assortis à la broderie, ornent le front.

CÉRÉMONIES DU MARIAGE

CHEZ LES RUSSES (1).

QUAND un mariage est résolu, on fixe l'époque des fiançailles; le jour arrêté, les jeunes gens échangent leurs anneaux en présence des parens et quelquefois des intimes: on fait ensuite venir un prêtre pour dire des prières, et imprimer à cette cérémonie un caractère de solennité.... La veille du mariage, les parens de la fiancée s'occupent de l'exposition du trousseau; on étale dans une salle l'argenterie, les diamans (2), les étoffes, et en général tout ce qui accompagne la dot.

Les appartemens destinés aux jeunes époux sont meublés aux frais du marié, à l'exception de la chambre à coucher que l'on décore avec la plus grande élégance, et dont l'ameublement fait partie du trousseau. Lorsque le tems destiné à l'exposition est expiré, on charge tous ces effets sur des chariots nommés *drogui*; on les pare ordinairement de riches tapis, et l'on y attèle quatre ou six chevaux.

Avant que les *drogui* ne partent, on bénit le trousseau que la *Nianka* (3) accompagne au logis du futur; celui-ci doit être chez lui pour le recevoir, et elle lui remet un état de tous les effets qu'on lui a confiés.

Le jour du mariage, les jeunes filles, amies de la fiancée, viennent l'habiller; les dames peuvent entrer dans sa chambre, mais ne doivent point toucher à sa toilette; la présence d'une veuve y serait regardée comme de sinistre augure, mais les femmes enceintes y sont admises, et présagent à la fiancée une grossesse prochaine: le soin de la chausser est remis au plus jeune garçon de la famille; lorsqu'elle est habillée, on avertit le père qui la conduit au salon.

Le moment où la jeune fille va se séparer de ses parens, et

(1) Ces détails sont extraits d'un ouvrage très-intéressant, qui a paru l'année dernière, sur la Russie, et qui a pour titre: *De l'État actuel de la Russie*, par M. CHOPIN; un vol. in-8°. Chez Rapilly, boulevard Montmartre, n°. 23; et chez Dondey-Dupré Père et Fils, Imp.-Lib., rue St.-Louis, n°. 46, au Marais, et rue de Richelieu, n°. 67. Prix: 3 fr. 50 c.

(2) Il est question ici d'un mariage riche.

(3) Nom donné aux bonnes d'enfans, et qui leur reste par la suite.

quitter pour toujours l'asile où elle a passé son enfance, a quelque chose de solennel et de touchant : elle s'approche d'une table où sont placés une salière, un pain de seigle et une image avec laquelle le père doit la bénir (1). Quelques instans avant de partir, elle s'assied à l'exemple de son père et de tous les assistans, comme pour se reposer une dernière fois dans la maison paternelle; après une légère pause, tout le monde se lève (2), le père élève l'image qu'il présente à sa fille, celle-ci fait le signe de la croix, baise l'image, s'agenouille et se prosterne, ce qu'elle répète par trois fois (3).

Le père et la mère ne suivent point leur fille, comme pour s'accoutumer à son absence, et la fiancée se rend au temple, accompagnée de deux intimes de sa famille qui représentent ses parens. Le jeune garçon qui l'a chassée, porte l'image qui a servi à la bénédiction.

Quand les fiancés sont à l'autel, on déploie devant eux un tapis de satin rose; c'est alors que commence une scène assez singulière: les parens engagent, chacun de leur côté, le futur ou la future à mettre en premier le pied sur ce tapis, et les poussent même lorsqu'ils tardent à le faire; les Russes croient que le plus alerte des deux sera le maître dans la maison, et gouvernera l'autre.

(1) Autrefois les images étaient plus riches, et les seigneurs russes en avaient un plus grand nombre. Les châsses en étaient, pour la plupart, d'or ou d'argent, et quelquefois incrustées de pierres précieuses. Aujourd'hui on abandonne ce luxe aux marchands. Les plus dévots font brûler devant ces peintures des lampes et des parfums. Outre ces images domestiques, il en est d'autres qui jouissent d'une grande réputation, et qui sont exposées, dans les couvens et les églises, à la vénération publique. Les Russes font bénir leurs images à différentes époques solennelles de l'année, et lorsqu'ils changent de domicile, comme s'ils craignaient qu'en se déplaçant elles ne perdissent quelque chose de leur vertu protectrice. Lorsqu'un Russe est dangereusement malade, et qu'il a une dévotion particulière à telle ou telle image appartenant à quelque église, on la transporte chez le moribond, moyennant une certaine rétribution donnée au prêtre.

(2) Cet usage se pratique aussi lorsqu'on est sur le point de faire un voyage quelconque.

(3) Les Russes supposent au nombre *trois* une vertu particulière. *Bog lioubit troïtzo* est un dicton populaire qui signifie : Dieu aime le nombre trois.

Ensuite le prêtre prend les anneaux, et les rend échangés aux époux, qui les échangent de nouveau pour les garder; pendant les prières, ils tiennent chacun une bougie allumée (1).

Durant cette cérémonie, deux jeunes gens (2) tiennent chacun une couronne suspendue sur la tête des époux (3). Le prêtre conduit *trois fois* le couple autour de l'autel, et marque à chaque tour un léger repos; il achève ensuite les prières, félicite les époux qui s'embrassent, et la cérémonie religieuse est terminée....

CORRESPONDANCE

AU RÉDACTEUR,

PARIS, le 20 août 1823.

COMME ami des arts, je vous prie, Monsieur, d'insérer dans le plus prochain Numéro de votre Journal, les observations ci-après qui sont dictées par mon amour constant pour le vrai beau; en cela vous contribuerez peut-être à enrichir le Musée français d'un monument extraordinaire et unique.

Je lis régulièrement, dans tous les journaux, les articles relatifs aux arts et aux sciences; j'ai vu dans la majeure partie des feuilles de ce mois, un compte rendu, plus ou moins détaillé, de la Pièce mécanique de M. Pignet, dite *le Sorcier*, *le Solitaire*, *le Magicien*, etc. (le nom n'y fait rien).

Ma curiosité vivement piquée, je me suis transporté chez ce Mécanicien, qui s'est empressé de me faire connaître, dans tous ses détails, cette pièce extraordinaire. L'étonnement et l'admiration, dont j'ai été saisi, ne peuvent se décrire; pour se former une juste idée de ce *Chef-d'œuvre* de combinaison et de goût, il faut l'avoir vu; la citation ne peut approcher du vrai.

(1) Par la suite, si la mariée a une couche laborieuse, on allume ces bougies, auxquelles on attribue la vertu de faciliter l'enfantement.

(2) On les appelle *schaféri*; ils font l'office de maîtres de cérémonies dans les fêtes auxquelles donne lieu le mariage.

(3) Ces couronnes sont ordinairement d'or ou d'argent massif, et incrustées de pierreries. Chaque église a les siennes; on peut louer les plus riches, quoique appartenant à une autre paroisse.

En causant avec cet artiste aussi modeste qu'habile, j'ai appris avec peine que son projet est de passer en Angleterre, où il est certain de trouver le placement de son ouvrage. Je pense que, si quelqu'un de nos éminens personnages n'en faisait pas l'acquisition, il devrait être ouvert une souscription à Paris, pour conserver à la Capitale des arts ce chef-d'œuvre inimitable, et dès qu'un comité aurait été nommé à cet effet, quoique peu riche, je m'empresserais de déposer *cent francs* pour ma quote-part, bien persuadé que je ne manquerais pas d'imitateurs.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec la considération la plus distinguée,

Votre obéissant serviteur,

P.... M.....

ÉLISABETH ET ÉMILIE (1),

CONTE MORAL PAR M^{me}. TAYLOR,

Traduit par Mlle. ***.

ON sait qu'il y a peu de pays où l'éducation soit mieux soignée qu'en Angleterre; du moins est-il vrai qu'il n'y en a pas où il paraisse plus d'ouvrages sur cette importante matière. Beaucoup sans doute sont médiocres; mais il en est une grande partie qui mérite d'être distinguée et de passer la mer pour recevoir, sur le continent, les honneurs de la traduction. De ce nombre est le joli Conte moral d'*Elisabeth et Emilie*, qui a déjà obtenu à Londres le privilège d'une 8^e. édition.

Comme tous les ouvrages publiés chez nos voisins, il se distingue par une charmante naïveté dans le dialogue, par beaucoup de naturel dans le récit, et surtout par un talent remar-

(1) Paris, 1823, un vol. in-18, papier fin satiné avec une très-jolie gravure. Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, Imp.-Lib., rue St.-Louis, n^o. 46, au Marais, et rue de Richelieu, n^o. 67.—Prix..... 2 fr.

quable dans le dessin des différens caractères. L'auteur qui jouit dans son pays d'une réputation supérieure, et qui se place immédiatement à côté de la célèbre Miss Edgeworth, M^{me}. Taylor a trouvé le moyen si difficile d'attacher et de plaire, sans avoir besoin d'ébranler les passions : elle semble affectionner particulièrement la forme dialoguée du drame ; tout s'y passe comme dans le monde ; on croit se retrouver dans sa propre maison ; les scènes de la vie semblent peintes d'après nature. Aussi un journal anglais le vante-t-il « comme » un conte écrit sans prétention, un conte pour des jeunes » personnes, rempli de ces incidens qui surviennent tous les » jours, dont chacun a été le témoin ». Tout ce qu'on y dit sur la religion et sur la morale respire un air d'abandon et de candeur qui attire doucement au but proposé. Rien non plus de ces extravagances de style, de ces inversions désordonnées, de cette bizarrerie de pensées, que je ne sais quel goût semble vouloir naturaliser en France. Pour tout dire, en deux mots, on peut se figurer plusieurs caractères tracés par l'habile pinceau de l'immortel La Bruyère, et mis en action par une des femmes les plus spirituelles de celles qui entendent bien l'art d'écrire et de raconter.

Aussi ne doute-je pas que notre jeunesse ne lise avec non moins de fruit que de plaisir la jolie histoire d'*Élisabeth et Emilie*, et ne veuille approfondir le sens de l'épigraphe mise en tête de ce volume : *Examine ta conscience et vois si tu n'as pas le même défaut à te reprocher*. Ce petit volume, imprimé avec beaucoup de soin et sur un très-beau papier satiné, offre de plus une très-belle gravure qui fait honneur à la fois au crayon de M. Hilton et au burin de M. Rouargue. Elle est vraiment digne de flatter le goût d'un amateur.

MM. Dondey-Dupré sont, dit-on, sur le point de publier un autre ouvrage d'éducation qui ne peut manquer d'intéresser, puisqu'il sort de la plume de Miss Edgeworth.

A ce Numéro sont jointes les planches 156 et 157.